

EPFL : histoire d'une exclusion

Autor(en): **Tendon, Edwige**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Femmes suisses et le Mouvement féministe : organe officiel des informations de l'Alliance de Sociétés Féminines Suisses**

Band (Jahr): **79 (1991)**

Heft 1

PDF erstellt am: **16.07.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-279589>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

EPFL: histoire d'une exclusion

La science et la technique restent encore des chasses gardées masculines, mais les femmes commencent à ruer dans les brancards.

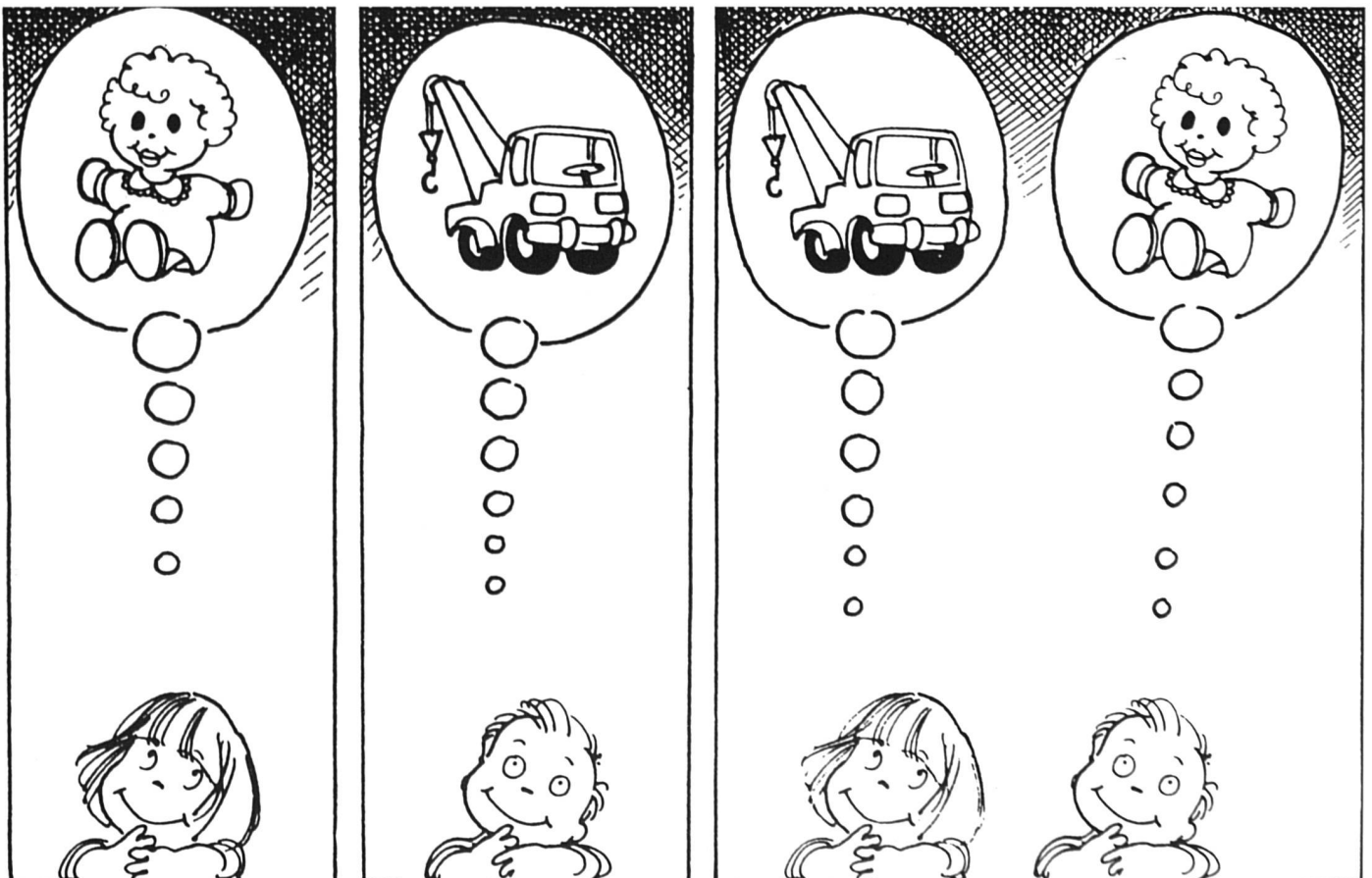
Pas loin de la moitié des étudiants de l'Université de Lausanne sont des étudiantes. Dans certaines facultés, comme les lettres, elles forment même le gros du bataillon. Histoire d'amour? Peut-être bien. Mais qui manque un peu de sel, puisqu'elle s'arrête au seuil de science et technique. Si la pharmacie est hautement féminisée avec presque 74% de filles, il n'en va pas de même pour les sciences en général, où on en compte à peine 28%. La lanterne rouge revient incontestablement à l'Ecole polytechnique fédérale de Lausanne (EPFL), avec ses 15,5% de filles au cours de l'année 1989. On peut d'ailleurs facilement en retrancher encore 5%, si l'on considère que ces demoiselles se ruent, toutes proportions gar-

dées, dans les auditorios de l'école d'architecture. Derrière ces chiffres, il y a toute l'histoire de l'exclusion des femmes du pouvoir. La voie royale qui y mène est en effet scientifique et technique: manquerait plus que les femmes veuillent aussi s'en mêler...

C'est sans doute une des raisons pour lesquelles les filles n'ont pas été poussées plus tôt vers ces filières-là, même si les «décideurs» de tout poil crient au manque catastrophique de main-d'œuvre hautement qualifiée dans ce pays... De plus, si elles ne courent guère le risque, diplôme en poche, de se trouver sur le pavé, les industriels ne les accueillent toujours pas à bras ouverts. Georges Nicod¹ constate que (...) «dans l'ensemble, ils font montre d'une certaine

ouverture... et de beaucoup de réserve». En d'autres termes, ils avancent encore souvent à reculons. Mais il est vrai aussi qu'ils viennent à peine de comprendre que les femmes constituent un réservoir de matière grise non négligeable, et qu'elles sont, de surcroît, plus crocheuses que les hommes.

Dans le cadre du projet Homme-Technique-Environnement, quatre futures diplômées EPFL² ont tenté de faire le point sur les raisons qui poussent les filles à fuir comme la peste les formations scientifiques et techniques. Leurs analyses et réflexions ont été reprises dans le dernier numéro de *Polyrama*³, qui consacre son dossier aux multiples raisons de l'absence fort remarquable des femmes dans ces types de formations.



Manque d'intérêt, imperméabilité aux sciences techniques, ou simple rejet de professions entièrement dominées par les hommes? Les causes sont bien plus complexes. Nathalie Vuistiner et Sabine Buser les ont cernées avec toute la rigueur et la méthode que l'on peut attendre de la part de futures chimistes.

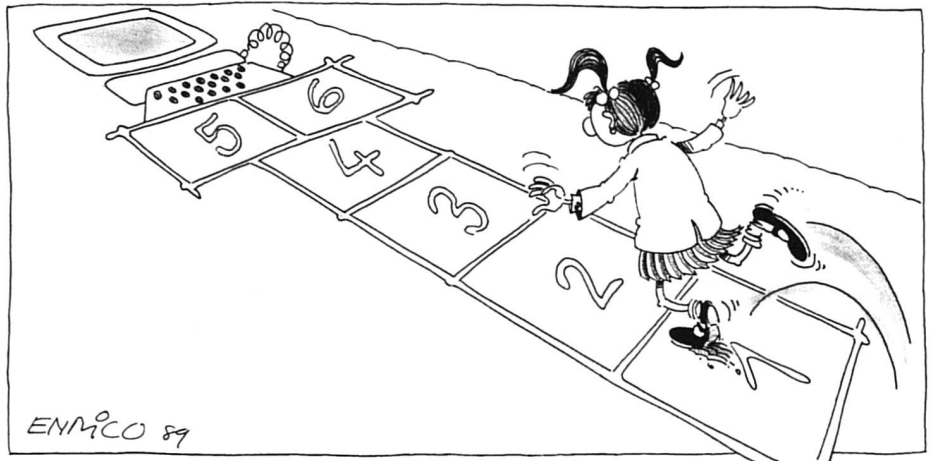
Elles n'excluent pas d'emblée l'idée que les femmes puissent être biologiquement moins aptes au raisonnement scientifique que les hommes, en raison, notamment, du poids de leur cerveau, moindre, ou des lobes frontaux, ou encore de leurs hormones... Ne riez pas: après tout, ces discours pseudo-scientifiques ont tenu le haut du pavé jusqu'au début du XX^e siècle. Ils ont largement contribué à dissuader les ténéraires d'infiltrer le terrain...

Si entre-temps les recherches des généticiens prouvent qu'il y a moins de différences entre hommes et femmes qu'entre individus du même sexe, il n'en reste pas moins que les stéréotypes ont la vie dure. Les auteures démontrent que si incompatibilité il y a aujourd'hui, elle n'est pas innée, mais acquise. A cet égard, elles mettent en relief les facteurs sociaux qui façonnent l'identité des femmes et des hommes dès les premiers jours, les inégalités à l'école, les attentes différentes des parents et des maîtres, selon qu'il s'agit d'une fille ou d'un garçon, le contenu des livres scolaires, etc. A ce sujet, il n'est pas innocent que, sur les 74 étudiantes interrogées par les auteures, 50 comptent un parent scientifique. Rien ne vaut l'exemple, n'est-ce pas?

Sabine Buser et Isabelle Vuistiner interpellent aussi les orienteur-e-s, dont les interventions sont «souvent inconsciemment sexistes»: une élève forte en maths n'est pas naturellement orientée vers les filières scientifiques, alors qu'un garçon, même si ses résultats sont plus modestes, l'est automatiquement. Lorsqu'on sait les difficultés liées à une réorientation ultérieure en Pays de Vaud, par exemple, on comprend que la neutralité bienveillante des psychologues n'est plus de mise aujourd'hui, comme se plaît d'ailleurs à le relever Maryelle Budry⁴, car elle «contribue à entériner les inégalités».

Les jeunes auteures suggèrent non seulement que l'on informe mieux les élèves des sections littéraires et commerciales sur les professions scientifiques, mais que l'on crée un pont qui devrait permettre aux bacheliers-ères non scientifiques de rattraper leur retard en maths au cours de l'été.

A la question de savoir si les étudiantes aiment l'EPFL, les réponses sont plutôt positives. Elles s'y sentent généralement à l'aise et ne font pas état de phénomènes de rejet ou de discrimination dus à leur sexe. Cependant, elles éprouvent toutes, à des degrés divers, la solitude du coureur de fond: «En tant que fille, on ne passe jamais inaperçue, c'est parfois pesant.» Isabelle Cuche reconnaît par ailleurs qu'une fille doit être plus déterminée qu'un garçon pour obtenir le même diplôme. Attention



aux coups de blues: tentée de tout laisser tomber, une fille ne trouvera pas grand monde pour l'en dissuader...

Quant à l'adéquation entre carrière et maternité, c'est la quadrature du cercle. Ici, plus encore qu'ailleurs, l'évolution est si rapide qu'il ne faut pas quitter le train en marche. L'idéal, pour Marguerite Kudelski, serait de combiner travail à temps partiel et travail à domicile. Il faudrait, ici comme ailleurs, aménager le temps de travail, étendre les structures d'accueil, prolonger le congé parental et mettre sur pied des stages de recyclage.

Ces suggestions dépassent d'ailleurs largement le cadre de l'EPFL: elles constituent un véritable choix de société.

Edwige Tendon

¹ Georges Nicod, presse et information EPFL «Des habitudes à boussuler».

² Sabine Buser et Nathalie Vuistiner, dépt chimie EPFL; Isabelle Cuche, dépt physique EPFL; Marguerite Kudelski, dépt microtechnique EPFL.

³ Polyrama N° 86, novembre 1990.

⁴ Maryelle Budry, «L'orientation professionnelle interpellée».

Sciences naturelles : l'objectivité en question

La recherche féministe ne s'était jusqu'il y a peu pas trop frottée aux sciences naturelles. Le mouvement, qui a démarré – qui en doute? – aux Etats-Unis et en Grande-Bretagne, a gagné la Suisse. Plusieurs chercheuses et universitaires de formation scientifique se sont rassemblées à la fin 1989 en un «Forum femmes des sciences naturelles». A la fin novembre 1990, à Zurich, elles ont organisé leur premier congrès, placé sous le thème de la remise en question de l'objectivité.

«La pensée prévalant en sciences naturelles est primordiale pour notre culture, car de par sa méthodologie, ses conceptions, sa revendication d'une approche objective, libérée de toute valeur et universelle, elle détermine ce qui est la réalité et la vérité», écrivent les organisatrices dans leur texte de présentation. Une pensée, plus que dans d'autres domaines des sciences, dominée par les hommes. Car en plus des discriminations historiques des femmes dans le milieu universitaire et de la recherche – les hommes se déplacent dans les hautes sphères de la pensée rationnelle, abandonnant aux femmes les bas-fonds du sentiment et de l'instinct – les sciences naturelles excluent particulièrement les femmes par leur approche. «Jusqu'il y a peu, l'homme était le sujet et la femme l'objet de son étude. L'homme définissait la femme de façon à s'assurer de garder le pouvoir», c'est ainsi que la psychologue Katrin Wiederkehr-Benz décrit ce mécanisme. Ainsi par exemple en biologie, où les caractères sexuels sont érigés en normes sociales, la prétendue objectivité ne servant qu'à cimenter les préjugés de la classe masculine.

Une résolution adoptée par les 400 participantes au congrès s'attaque aux structures et au contenu des sciences naturelles. Un changement du mode de pensée prévalant en ce domaine est indispensable. Parmi les revendications: créer des instituts de recherche pour les femmes dans le domaine des sciences naturelles, intégrer la critique et l'éthique aux recherches et à l'enseignement, encourager le travail interdisciplinaire, tenir compte des incidences sur l'environnement et le développement de la société, responsabiliser les chercheurs, qui doivent cesser de s'abriter derrière une prétendue objectivité. Deux autres axes de revendications demandent une amélioration générale de la situation de la femme à l'université, et en particulier dans les branches scientifiques, ainsi qu'une reconnaissance de la recherche féministe hors de l'institution universitaire.

Catherine Cossy

Le Forum femmes en sciences naturelles s'est constitué en groupe de travail de l'association Femmes Féminisme Recherche, qui va également publier (en allemand!) les actes du congrès.